

PRÉSENCE

magazine

SOCIÉTÉ | CULTURE | SPIRITUALITÉ



REPORTAGE
En avant la musique

Volume 20 • N° 155 • JUIN-JUILLET-AOÛT 2011 • 5,50 \$

DOSSIER

L'année des forêts

RENCONTRE

Jeanne Vanasse,
artiste peintre

www.presencemag.qc.ca



«*L'exception québécoise*» et *Le Cycle des femmes*

Dès mon entrée à l'école, j'ai appris que le Ciel s'était penché sur moi en me faisant naître au Québec, une province qui se souvenait de ses origines françaises, et en était fière. Celle-ci devait à la Providence d'avoir vu s'implanter et grandir la foi catholique en Nouvelle-France, grâce au sang de ceux qu'on nommera plus tard les saints Martyrs canadiens, au courage et au zèle peu communs d'un bataillon de femmes, qui ont peuplé cette terre, instruit ses enfants, nourri ses pauvres et soigné ses malades.

Citoyenne d'un pays immense, et beau «*d'un océan à l'autre*», je revendique le Québec comme ma vraie patrie. Mais qui sommes-nous devenus, nous qui avons hérité de ce territoire planté sur les rives du «*Grand fleuve*»?

QUI SOMMES-NOUS DEVENUS ?

Le Québec est devenu une société multiculturelle et multireligieuse. À tous les changements que cela représente, nous disons tantôt «oui», tantôt «non», et pour reprendre ici les mots du titre d'un vieux film de Denys Arcand, parce que cela dérange notre «confort», et réveille notre «indifférence», ou ce que nous croyions être notre indifférence. Non seulement sommes-nous dérangés, mais au moins autant sommes-nous perçus comme dérangeants. Un exemple récent tend à le prouver.

Dans le domaine politique, dans le reste du Canada, voire à l'étranger, on parle de nous comme de «*l'exception québécoise*». J'en suis tantôt fière, tantôt embarrassée. Une chose est certaine, à Ottawa, nous ne votons pas comme le reste du Canada! À Québec..., je garderai ici un silence prudent, puisqu'il n'est pas de mon propos de vous parler de politique. Des événements récents m'incitent à voir les choses sous d'autres angles. Angles éthique, juridique,

artistique, symbolique. Et pour ne rien laisser échapper de la complexité du débat, des passions qu'il soulève et de ses dramatiques enjeux, il n'en faut négliger aucun, même si l'espace qui m'est ici alloué m'oblige à une concision hélas! simplificatrice.

Notre langue, notre histoire nous ont permis de développer une culture riche et originale. La popularité et le renom d'un grand nombre de nos artistes et de nos écrivains ont fait le tour de la planète. Et voici que tout à coup, dans le domaine artistique précisément, en avril dernier, «*l'exception québécoise*» a fait l'effet d'une bombe. Cela s'inscrira dans notre mémoire commune comme «l'affaire Cantat». Tout le monde sait qui est Bertrand Cantat, quel crime il a commis, qui était sa victime, quelle peine il a purgée, et quelles circonstances l'ont précipité dans une tourmente qui témoigne, paraît-il, des dérives auxquelles nous expose «*l'exception québécoise*». C'est à travers les articles et les courriers reçus et publiés dans les pages du *Devoir* entre le 8 et le 19 avril que j'ai suivi le débat. Lorraine Pintal, la directrice artistique du Théâtre du Nouveau Monde, n'avait prévu ni l'ampleur, ni l'apre-

té de la controverse qu'a suscitées la participation de Monsieur Cantat au *Cycle des femmes* de Sophocle – *Les Trachiniennes*, *Antigone* et *Électre* –, mis en scène par Wajdi Mouawad, l'admirable auteur d'*Incendies*. Ce dernier avait bien pressenti un risque lié à cette aventure. Mais l'art n'ouvre-t-il pas un espace de liberté? Tout le monde en a parlé, et ne l'a pas entendu de cette oreille.

Il y a eu ce que j'appellerai poliment les réactions épidermiques, telle celle de ce lecteur du *Devoir* qui nous explique qu'il faut dissocier l'homme de l'artiste. Certains, déplore-t-il, ont «condamné l'artiste selon des considérations sentimentales, morales et humanistes». «Heureusement, ajoute-t-il, le temps prendra soin d'évacuer les considérations humaines de l'équation, et laissera place à l'essentiel. Le reste, j'en ai bien peur, est tristement secondaire.» Ce «reste secondaire» étant une femme morte sous les coups de son mari... Il faut apprécier le travail des artistes selon les seuls critères artistiques, en dépit du fait que nous désapprouvons leurs gestes. Quand l'art commande, «nous devons nous amputer d'une partie de notre humanité». J'aime



Wajdi Mouawad,
metteur en scène
et auteur

penser qu'au moins ces derniers mots ont outrepassé la pensée de leur auteur.

De son côté, Christian Rioux, qui tient une chronique régulière au *Devoir*, et nous écrit de Paris —, ce qui lui confère un recul dont il ne se prive pas d'user —, nous voit retombés dans «un moralisme insidieux qui pénètre partout», nous compensons ainsi, selon lui, notre rejet de la morale catholique. «Dans les années 50, nous avions des milliers de missionnaires qui parcouraient le monde. Aujourd'hui, nous avons des travailleurs humanitaires». Je vous laisse apprécier le raccourci! «Le Québec se réfugie dans une sorte de grandeur morale qui serait censée le distinguer du reste du monde. Hier, le messianisme catholique; aujourd'hui le pacifisme et le féminisme exacerbés.» Qu'on se le dise! D'autant plus que Serge Lama s'est donné la peine de nous le rappeler en foulant nos terres. Les réactions négatives à la venue de Bertrand Cantat ont ici une explication simple: «Le féminisme québécois est beaucoup plus violent qu'en France». Ah! «l'exception québécoise». Même si «le féminisme n'a jamais tué personne», comme Benoîte Groult aimait à le rappeler.

Monsieur Cantat serait-il venu présenter un spectacle musical, qu'il n'y aurait pas eu

pareil tollé, il me semble. C'est le sens que le metteur en scène Wajdi Mouawad a choisi de donner à la participation du musicien à la trilogie de Sophocle qui a tout déclenché. On attendait des spectateurs, et plus encore peut-être des spectatrices, qu'ils participent, avec Bertrand Cantat ou grâce à lui, interprétant le rôle clé que joue le chœur dans les tragédies grecques, à une *catharsis*. Aristote la définissait comme «la purification éprouvée par les spectateurs pendant et après une représentation dramatique». Conscients des zones d'ombre qui hantent l'âme de chacun, le théâtre devait offrir au public l'occasion d'une réconciliation avec l'acteur. Mais est-il prudent d'attendre d'un comédien qu'il joue sur scène, en quelque sorte, la tragédie de sa propre vie sans soulever un malaise dans une salle, plutôt que la *catharsis* espérée? Or le théâtre n'est ni un tribunal où l'on juge, ni un confessionnal où l'on pardonne.

Dans une entrevue exclusive accordée à Anne-Marie Dussault sur les ondes de RDI, Wajdi Mouawad s'est expliqué avec un soin méticuleux et des arguments qui m'ont donné à penser. Son parti pris artistique a été imprudent, téméraire sans doute, il nous l'a expliqué, nous a éclairés sur le sens de sa démarche. Il a la sagesse dans le débat qu'il a soulevé de ne pas trancher, à savoir qui a tort et qui a raison. Le théâtre de Sophocle, nous rappelle-t-il, avec ses chœurs qui se questionnent sur le côté sombre et tragique de l'existence humaine, est un lieu d'audace et de transgression. Il refuse de «juger» son ami. La cour s'en est chargée. Il a purgé sa peine, «justice» a donc été rendue.

Faut-il «punir» l'artiste en lui refusant de pratiquer son métier, alors que le retour au travail, comme d'autres l'ont rappelé, est habituellement considéré comme un pas vers la réhabilitation? À son corps défendant, bien sûr, et je le dis sans ironie, Bertrand Cantat est devenu un symbole de la violence conjugale, de toutes les violences commises contre les femmes, dont tant de sociétés minimisent la gravité, et laissent les coupables impunis. Sa notoriété et celle de sa victime l'ont placé sur la sellette. En lui attribuant le rôle que tiennent les chœurs dans les tragédies grecques, Wajdi Mouawad ne pouvait pas ignorer qu'il jouait avec le feu. Il prenait un pari périlleux: faire applaudir l'«artiste», par un public qui n'oserait pas huer le «symbole» de la violence conjugale qu'est devenu, «sans préméditation» et «accidentellement», l'homme qui de ses

maines a tué «la femme qu'il aimait». Tuer le «symbole» pour sauver l'«artiste». Malgré ses protestations polies, le metteur en scène, à l'immense talent, est sûr d'avoir eu raison. Le Québec et, particulièrement, les féministes d'ici n'ont pas bien accueilli cette proposition. Et je suis de celles-là. La France l'a reçue sans faire de vagues. La leçon d'«éthique» a été ici assez mal reçue. Une autre illustration de «l'exception québécoise!»

LA LETTRE AUTOJUSTIFICATRICE

Dans le *Devoir* des 16 et 17 avril, c'est à Aimée, sa fillette de trois ans, que monsieur Mouawad a choisi d'écrire et d'expliquer son choix. Le ton de cette lettre grave et autojustificatrice a quelque chose de touchant. L'écrivain sait manier les mots et soulever des émotions. Mais le procédé et le ton en ont irrité plusieurs. Ce père n'est-il pas encore en train de faire du théâtre? Placer Bertrand Cantat sur la scène et le faire applaudir dans *Le Cycle des femmes* de Sophocle était-t-il le meilleur choix «éthique», pour respecter une «justice» déjà rendue, pour sortir du cercle de la violence, et «faire barrage à la barbarie de la vengeance»? Lui, qui vient d'un pays devenu exsangue, à force de s'enfoncer dans une spirale de cruauté sans fin, est bien placé pour nous parler en homme qui cherche où s'inscrire la «justice» et où s'ouvrent les voies exigeantes d'une «éthique» toujours appelée à plus de compassion. La chrétienne que je suis reconnaît ici les rigoureuses exigences de la tradition évangélique. Quand Aimée aura l'âge de lire et de comprendre la lettre de son père, elle saura qu'il n'a pas minimisé le crime de son ami, qu'il en a mesuré l'horreur. Elle admirera sans doute qu'il ait fait le pari de la «réconciliation». Mais comme femme, comprendra-t-elle qu'il a, au théâtre, joué avec un macabre «symbole» pour faire applaudir un «artiste»?

S'il était parmi nous, Georges Bernanos, le croyant rebelle, lui qui a si bien exploré dans ses romans les grandeurs et les misères de l'âme humaine, nous proposerait peut-être à toutes et à tous, de nous raccrocher, avec notre part d'ombre et de faiblesse, à l'espérance de l'«universelle rédemption», qu'il évoque dans son admirable *Dialogue des carmélites*. Celle qui ne se négocie pas sur une scène, ni ici, ni ailleurs, ni maintenant.

L'«universelle rédemption», c'est la grâce que je nous souhaite, en fin de parcours. Bonnes vacances, pour le moment! ■



Dirigé par les Clercs de Saint-Viateur, le Centre 7400 offre des services de qualité aux organismes oeuvrant dans les secteurs à vocation éducative, pastorale, caritative.

- Ouvert 12 mois par année;
- Au centre de l'île de Montréal;
- Près du boulevard Métropolitain;
- À 2 pas du métro De Castelnau;
- Vastes terrains de stationnement;
- Locaux pour 10 à 300 personnes;
- Lieux de recueillement;
- Cafétéria et salle à manger;
- 50 chambres et 8 chambrettes.

Appelez-nous au
(514) 270-7400
Télécopieur (514) 270-7451